

L'écho des pâturages

Le journal le plus lu dans les écuries

Numéro 39 - octobre 2017

Cardabelle

Cardabelle - Le Dromarès - 48170 Chateaufort de Randon



EDITOS

LE MOT DU PRESIDENT

L'année dernière, nous avons renoué avec une soirée parisienne en fin d'année, qui avait permis à Cardabelle de redresser ses comptes grâce à votre générosité. En 2017, les deux randonnées organisées par Sophie et Robin Beucher de Caval Quinta avec des cavaliers issus de l'Habitarelle, ont généré un versement à l'association équivalent à l'ensemble des cotisations annuelles. C'est pourquoi, à l'occasion du Salon du Cheval, nous avons décidé d'élargir notre soirée du 25 novembre aux cavaliers de Caval Quinta. Vous pourrez ainsi faire connaissance avec Sophie et Robin, et pour ceux qui le souhaiteraient, nouer des contacts pour de prochaines randonnées. Pour les éternels nostalgiques que nous sommes, Dominique a fait don à l'association de divers objets,

2017 : UNE ANNÉE PARTICULIÈRE... (suite et fin)

Le petit troupeau de retraités et d'actifs a passé un dernier été dans les pâturages de la Lozère ! Fin septembre, je fermais pour la dernière fois la porte de la maison du Dromarès... et confiais les clés à son nouveau propriétaire, mon neveu et voisin.

Et c'est ainsi que quelques jours avant le départ pour la Corrèze, les "Lozériens" ont assisté à un drôle de débarquement : un magnifique troupeau de vaches Salers investissait les lieux dans un concert de meuglements !

En ce début d'hiver, les pensionnaires de Cardabelle se retrouvent majoritairement dans le troupeau : le magnifique Genêt est parti comme prévu en Camargue, dans sa nouvelle famille et Assouan, mon bel étalon alezan brûlé, commence une autre

vie de reproducteur sur la Causse du Larzac.

Enfin, Tadjik est aujourd'hui le cheval de Manon, "notre" vétérinaire de l'Echo des Pâturages. Avec son nouveau copain de pré, Hoggar, le premier "amour" de Manon, ils vivent aujourd'hui dans les environs de Saumur. Asham lui, se porte comme un charme, prêt à passer un nouvel hiver avec un régime alimentaire digne d'un restaurant étoilé !

Au nom de tous mes chevaux qui sont à mes côtés encore aujourd'hui, je voudrais exprimer toute ma gratitude aux adhérents de Cardabelle. Grâce à vous je peux leur offrir une jolie retraite ! Il y a tant de chevaux qui n'auront jamais cette chance...

Merci à vous tous !

Dominique



souvenirs des Randonnées Sauvages de l'Habitarelle, qui seront proposés à la vente.

Tous ces efforts conjugués vont permettre à Cardabelle d'envisager l'avenir avec sérénité, les comptes 2017 "repasant au vert".

L'Aventure continue ...

Bruno Courquin

SOMMAIRE

Editoriaux	Le mot du Président / Bruno Courquin	p. 1
	2017 : une année particulière... (suite et fin) / Dominique	
Nouvelle	Madreselva / Nany Le Mut	p. 2/3/4
Souvenirs	Madame Caterpillar (bis) / Jacques Laurent	p. 5
Hervé Mémoires		p. 6/7
	Histoires d'intendances / Hervé Biron - grain de sel de Mouly	
Info	Le grand déménagement / Lysiane Pradines et Louis Chardon	p. 7
Episodes improbables		p. 8/9
	L'anniversaire de "Petit Rémi" / Lysiane Pradines	
Anecdotes	Coup de tampon / Louis Chardon	p. 9
Hervé Mémoires	C'était tout juste hier / Hervé Biron	p. 10/11
Ils sont partis	Ariane Lecoultré / Mouly - A. Mariage - L. Pradines	p. 11
Le coin du véto	Pas de pied, pas de cheval / Manon Pradines	p. 12

MADRESELVA

Pedro et El Vasco... Comme une image précieuse gravée à tout jamais dans ma mémoire, je les revois.

Pedro, tenant en main El Vasco, un gai petit cheval, couleur d'épices. Je les revois tous deux dans les hautes herbes de ce mois de juin, heureux et complices. Ils venaient prendre le départ pour la course d'endurance mais à l'encontre des autres concurrents transportant leurs chevaux dans un van ou dans un camion, ils arrivaient à pied par la montagne. Stupéfait, je les regardais.

- *Tu es surpris, amigo ! dit Pedro. Je viens d'Aragon, c'est juste de l'autre côté des Pyrénées. Trois jours de marche pour El Vasco et pour moi c'est le meilleur des entraînements. Et c'est ainsi que je fis la connaissance de Pedro.*

Le lendemain il gagna la course. El Vasco toujours aussi vif et gai, prêt à retrouver sa montagne. Après une journée de repos ils repartirent tous deux, Pedro se retournant au dernier moment pour me lancer un message :

- *Viens nous voir en Aragon ! Adios !* Comme un assentiment, El Vasco lui aussi me salua de son clair hennissement.

Ils m'avaient trop impressionné pour que j'oublie l'invitation et je réservais mes premiers jours de vacances à Pedro.

Après des kilomètres de routes sinueuses, j'arrivais à la tombée de la nuit. Pedro vivait dans une grande hacienda construite sur un plateau fertile tandis qu'à l'infini une mer de montagnes semblait toucher le ciel.

Il m'accueillit d'une grande tape sur l'épaule, à la manière espagnole, puis il m'entraîna dans la salle à manger.

- *Nous nous coucherons de bonne heure, me dit-il, car demain à l'aube, si tu veux m'accompagner, nous partirons à cheval dans la sierra chercher mon fils Manolo.*

Il me montra l'immense cercle de montagnes que la nuit déjà absorbait.

- *Il est là-bas depuis trois jours, me dit-il encore en me désignant un point invisible. Je t'expliquerai demain.*

Pedro, à l'Endurance des Pyrénées, m'avait déjà parlé de Manolo.

- *L'an prochain, m'avait-il dit, mon fils aura douze ans, c'est lui qui fera la course à ma place.*

Il avait marqué un temps d'arrêt puis ajouté :

Regarde amigo... là-bas, chante Madreselva...



Photo Namy Le Mut



- S'il le mérite.

Le lendemain je me levais avec le jour mais Pedro était déjà debout depuis longtemps et il avait préparé nos chevaux, El Vasco et pour moi, un cheval bai : Lobato.

- Lobato, me dit Pedro, est le compagnon inséparable d'Habanita, la jument de Manolo. Depuis l'aube il trépigne de joie à l'idée de partir et de la retrouver...

J'attendais les explications de Pedro. Il restait silencieux, regardant les nuages, goûtant l'air frais du petit matin.

- La journée sera belle, dit-il enfin. Il arrêta El Vasco à la sortie du plateau. Devant nous, les montagnes l'une après l'autre s'arrachaient à la brume. Pedro, comme la veille, me montra un point à l'horizon.

- Madreselva... C'est le nom de cette montagne. Manolo et Habanita nous y attendent. Par la vallée que nous allons prendre, Madreselva est seulement à une journée de l'hacienda mais par le chemin des crêtes il faut quatre jours. C'est ce chemin que Manolo a pris.

Il s'interrompit un moment regardant toujours vers Madreselva puis il reprit le sentier. Les chevaux marchaient côte à côte d'un bon pas.

- Le chemin des crêtes, expliqua Pedro. Un chemin rude et rempli de pièges. Manolo l'a pris pour la première fois. Je l'ai pris moi aussi à douze ans pour la première fois. Et avant moi mon père. Et aussi mon grand-père. Je montais ma vieille jument Rosario, avec dans mes fontes de la nourriture pour quatre jours et un plan tracé par mon père qui m'avait donné rendez-vous à Madreselva. "À l'endroit où pousse l'églantier, tu verras", m'avait-il dit, "une pierre blanche. C'est là que je te retrouverai..."

La voix de Pedro soudain avait changé. Elle avait pris une douceur



Photo Nany Le Mut

Ecume, la jument "couleur de soleil" de l'Habitarelle

enfantine et dans ses yeux brillait une flamme nouvelle, jeune elle aussi.

- Le premier jour, reprit Pedro, le chemin monte, presque à la verticale, dans une caillasse de pierres éclatées qui s'éboulent sous les pieds du cheval. Il faut marcher, longuement, chercher le passage, éviter les trous et les dalles glissantes. Habanita a le pied sûr et Manolo peut la laisser en liberté, elle le suit comme un chien. Rosario était plus volage... Puis le chemin se poursuit en crête, louchant entre des blocs de rochers, comme un long couloir. Le vent frappe les parois et hurle comme un ouragan. Je me souviens de ma première halte, j'ai bu d'un trait la moitié de ma gourde et j'ai mangé debout mon pain et mon fromage, n'osant lâcher les rênes de Rosario. Il pousse là-haut une petite herbe rêche, entre les cailloux, sans un seul point d'eau mais nos chevaux savent rester une journée sans boire.

El Vasco et Lobato marchaient toujours, paisibles, balançant l'encolure.

- Après le long couloir, reprit Pedro, le chemin descend dans un fouillis de genévriers. Deux ou trois petits ravins coupent la pente, puis d'escalade en escalade, c'est la surprise d'un tendre vallon. Une source ! Et une pelouse d'herbe verte. J'ai passé la nuit enroulé dans ma couverture,

au pied d'un rocher, Rosario attachée par sa longe, me levant toutes les heures pour la déplacer et la laisser pâturer, inquiet qu'elle ne s'enfuit.

Le lendemain j'étais debout bien avant le jour. J'avais à traverser la forêt de Nabisca. Un bon sentier la coupe, avec même la possibilité de galoper, mais si les loups l'ont déserter depuis longtemps, je la savais peuplée de sangliers et, le cœur battant, je scrutais les taillis et les futaies, attendant avec impatience le retour de la montagne sauvage aux vastes horizons. Ce soir-là j'ai dormi au creux d'un arbre, la longe de Rosario attachée à mon poignet.

Pedro s'interrompit et mit pied à terre.

- Viens, dit-il. Nous allons faire boire les chevaux à la source de la Cabritilla. Et nous nous reposerons un peu. Manolo à cette heure doit chercher l'églantier de Madreselva, ajouta-t-il.

Puis il reprit.

- Après la forêt de Nabisca j'ai retrouvé la montagne. Desséchée par le soleil et le vent, hautaine, dominant de sa puissance les vallées riantes. Et dans cette solitude et cette aridité j'ai compris soudain que ce rude chemin c'était celui de ma vie, j'ai compris la joie de lutter et de peiner, celle de découvrir une source après l'effort. Rosario frottait



sa tête contre mon épaule et, ivre de bonheur, le visage enfoui dans les crins drus de ma jument, j'ai pleuré longuement.
Le lendemain j'étais au pied de Madreselva.

Pedro s'était tu et pendant longtemps il resta ainsi silencieux, droit dans sa selle, tandis que devant nous, Madreselva semblait marcher à notre rencontre.

- Nous allons prendre ce sentier à droite, dit soudain Pedro. Juste à la croix de fer il rejoint le chemin qui vient des crêtes.

Nous étions dans Madreselva et j'avais l'impression de respirer un air nouveau, frais et parfumé.

- L'odeur du chèvrefeuille, me dit Pedro. Sais-tu que Madreselva c'est le nom espagnol du chèvrefeuille ?
A la croix de fer, je vis Pedro se pencher sur le sol et son visage



Photo Nany Le Mut

vertige. Mais Pedro s'arrêta, mis pied à terre et quittant le sentier obliqua dans le bois. Je l'imitais. Soudain, au dévers d'un talus, apparut une clairière. Et là, tranquille, une jument couleur de soleil goûtait les herbes blondes. Lobato poussa un long hennissement tandis que je m'exclamais :

chais. Couché sur la pierre, Manolo dormait. Il ressemblait étrangement à Pedro. Je m'approchais encore. Et sur la pierre je vis une suite d'inscriptions ; tout en haut une date, 1892 et un prénom Joaquin, puis dessous une autre date, 1920, et un autre prénom, Julio. Et la troisième date, 1945, et Pedro.



Photo Nany Le Mut

soudain rayonna. Lobato s'agitait, les naseaux grands ouverts.

- Regarde ! me lança Pedro. Des marques de sabots, toutes fraîches. Habanita est passée par là !
Le sentier montait, s'enfonçant dans une luxuriance végétale si intense que je me sentais pris de

- Habanita !

Pedro continuait sa marche puis je le vis s'arrêter et me faire signe d'approcher. El Vasco et Lobato avaient rejoint Habanita. Devant nous un rideau d'églantines tombait en cascade et juste au dessous une grande pierre blanche semblait recevoir les pétales. Je m'appro-

Pedro... Il était retourné vers les chevaux et il revenait tenant une de ses sacoches de selle à la main. Il en sortit deux objets, un marteau et un burin de sculpteur, et il s'agenouilla sur la pierre. Avec des gestes précis de maréchal-ferrant il frappa longuement, faisant voler la poussière blanche. Et une quatrième date apparut, 1987, puis les premières lettres du prénom, et les suivantes, et enfin, d'un ultime coup de burin Pedro boucla la dernière. Manolo... Comme à l'appel de son nom le jeune garçon se leva d'un bond. Debout sur la pierre blanche, il sourit à son père. Une pluie de pétales tombait comme un flot de victoire.

- Papa, dit-il, l'an prochain dans les Pyrénées, Habanita et moi nous gagnerons la course.

Nany LE MUT
1987



MADAME CATERPILLAR (bis)

Madame Caterpillar avait un nom. Elle s'appelait madame Dufour. Je l'ai personnellement bien connue, ce qui me conduit à extraire de ma mémoire quelques anecdotes communes.

Je montais alors régulièrement chez Mazoyer, propriétaire d'un club hippique dans les îles de Neyron près de Lyon, où il enseignait l'art de monter à cheval. Beaucoup de débutants et quelques "vieilles chèvres de remonte" formaient l'équipe. J'avais réussi l'examen du premier degré et désirait me perfectionner, ce qui était difficile dans ce club.

Je ne me souviens plus si ce sont mes recherches ou une invitation de ... qui m'orientèrent vers l'escadron de Saumur à Miribel-Jonage. Les reprises étaient conduites par un ancien officier de l'école d'équitation de Saumur. D'une tenue toujours impeccable : bottes de cuir reluisantes, pantalon de cavalier, veste noire et chemise cravatée, képi à galons et cravache tressée. Il était donc recommandé de suivre l'exemple et tous les cavaliers mettaient un point d'honneur à être d'une correction parfaite.

Et c'est en ce lieu que je rencontrai Mme Dufour-Caterpillar. Elle possédait son cheval, un anglo-arabe, et un box au sein de l'établissement, ce qui était une acquisition normale pour une fondée de pouvoir au sein de l'entreprise Caterpillar. Elle était toujours accompagnée d'un berger allemand. Celui-ci était d'une telle jalousie envers le cheval, qu'il mangeait le quignon de pain sec et les carottes, destinés au canasson, menu que

par ailleurs il détestait.

Les reprises étaient très "saumuriennes". Pour asseoir l'assiette, les séances se déroulaient sans étriers, rabattus sur l'encolure. Le prof consentait parfois en fin de séance à nous autoriser à les remettre.

Il nous enseignait également les soins et le dressage. Pour agrémente la reprise, des *cavaletti* plus ou moins hauts étaient disposés le long du parcours, *cavaletti* qu'il fallait franchir, bien sûr sans étriers. Et c'est là qu'un jour, en se croisant sur les obstacles, Mme Dufour chuta. Sans se départir de son flegme, elle demanda qu'on appelle son fils médecin pour venir la conduire à l'hôpital, car il y avait fracture ouverte du tibia, ce qui ne l'empêcha pas, malgré la souffrance, d'enlever sa botte. Voilà de quelle trempe était cette femme !

Pour passer mon examen du second degré, le moniteur m'avait attribué un cheval paisible. Le début des épreuves s'étaient bien passé jusqu'au saut d'obstacles que le cheval refusa obstinément de franchir. Malgré mes sollicitations "éperonnées", impossible de le faire se mouvoir. C'est alors que je vis Mme Dufour parlementer avec les examinateurs et elle me confia sa propre monture pour faire le parcours, qui me parut facile et ultra-rapide. J'obtins ainsi mon diplôme.

Comme le souligne Louis Chardon, Mme Dufour était souvent accompagnée du "commandant". Celui-ci, ainsi que notre ami dentiste, Mr Monteau, avaient l'habitude de se donner rendez-vous à l'Habitarelle. C'est ainsi que je me

retrouvais un jour en compagnie de Mme Dufour en Lozère pour participer à une randonnée. Ce choix était particulièrement facilité par la proximité du lieu de naissance de ma femme à Arzenc-de-Randon, à quelques kilomètres de l'Habitarelle.

En randonnée, Mme Dufour ne laissait rien transparaître de ses origines "bien née", ni de son statut professionnel. Elle était toujours au service de tout et de tous : soins aux chevaux, distribution des musettes, entretien du feu et même, genoux dans l'herbe, lavage des gamelles graisseuses à l'eau froide du ruisseau, le tout dans la bonne humeur, car tous ces gestes servaient en fait, de défouloir à une très grande responsabilité dans son entreprise.

C'était une excellente cavalière. LC lui donnait une bonne monture, pas trop grande, compte-tenu de sa taille. Et il fallait voir la joie de cette femme à fendre la bruyère, au triple galop, "queue de cheval" au vent derrière sa bombe, précédée souvent par les chiens, Labrit ou Aigoual. Et le soir venu, devant un feu de camp, où "Loulou", tradition oblige, nous contait de vieilles légendes, elle ne négligeait pas de se détendre, en sirotant une bonne eau de vie ou un Whisky.

Nous nous sommes perdus de vue. Je n'ose lui téléphoner de crainte de ne plus entendre sa voix (elle était plus âgée que nous). Je garde toutefois le souvenir d'une femme élégante, brillante et simple à la fois. Une de ces femmes françaises qu'on aime mettre à l'honneur !

Jacques LAURENT
Été 2017



HISTOIRES D'INTENDANCE

Nous étions en Lozère et devions, je pense, nous diriger vers le Pont de Montvert. Il s'agissait d'une étape du soir sur laquelle je me rendais pour la première fois et où nous devions retrouver Dominique et ses cavaliers.

Nous avions bien un croquis pour ce faire, que ma co-intendante scrutait avec le plus grand soin (elle se reconnaîtra sûrement si je précise qu'elle confondit dans ses débuts, souvent en descente, 4^{ème} et point mort !). Nous traversions donc une zone très boisée courant laquelle il nous fallait prendre un petit chemin sur la droite. Tout d'un coup, un grand cri traversa l'habitable : "*À droite !*". Coup de volant et nous y voilà sur ce petit chemin qui ma foi, montait fortement et s'avérait extrêmement étroit (Si Monsieur Chardon en est à ce stade de la lecture, il va sûrement se dire : "*Je crains le pire*"). Oui ! Il était très étroit, bordé de part et d'autre d'une végétation très dense et voici que le pare-brise se trouva balayé par une multitude de feuillages qui obstruaient totalement notre visibilité. Impossible de reculer, de faire demi-tour, voire de s'arrêter. "*Pourvu que le moteur ne cale pas*", me disais-je. Nous étions très chargés et il fallait à tout prix se sortir de là. Ouf ! C'est fait !... Mais c'était aussi la fin du chemin !

Nous nous retrouvions sur une très petite plateforme qui surplombait un joli ravin... Impossible de manœuvrer en ayant une marge de sécurité suffisante. Il allait falloir décharger en partie le véhicule, car les abords étaient friables et la manœuvre n'allait pas se faire d'un coup de baguette magique. Et le déchargement se fit, et les petits coups de volant par quelques dizaines de centimètres, ripant en arrière et à nouveau en avant, se



répétèrent. La tension était grande. Ma co-intendante était naturellement descendue, non seulement pour me "guider", mais aussi par sécurité. La Camionnette pouvait fort bien glisser au fond du ravin avec chauffeur et chargement, et il était inutile de multiplier les risques. Au bout d'un bon moment, la manœuvre s'acheva de manière positive et nous pûmes recharger et gagner le campement, cette fois-ci sans encombre, une fois sortis de cette sente aussi pentue qu'enfeuillagée.

Nous arrivâmes pratiquement en même temps que les cavaliers et pûmes répondre au "*ça va ?*" de Dominique par un autre "*ça va !*". Imaginez que nous puissions arriver à pied en racontant que notre camionnette était immobilisée au dessus d'un à pic à défaut d'y avoir elle-même glissé... Nous n'avions, quant à nous, point mal au postérieur mais

plutôt aux bras et à la tête.

Il fut aussi un temps, où notre Camionnette faisait la tête pour démarrer sous les cieux de Provence. Et à propos de tête, Monsieur Chardon nous avait bien montré comment dialoguer avec elle, en assénant quelques bons petits coups de marteau sur celle du delco. Le croiriez-vous si je vous disais que cela la revigorait au point qu'elle redémarrait au quart de tour ?

Il n'y a finalement que Peugeot qui nous aille, me direz vous... Pourtant, il y a bien longtemps, notre 2 CV était aussi fort vaillante. Mais l'époque était différente, les chargements plus modestes, et les participants moins nombreux. Cela n'empêchait pas d'être assis sur la caisse à ferrer ou la roue de secours en guise de siège, pour gagner plus de place. Mais avec le temps qui passe, on a besoin d'un peu plus de confort. Nos derniers



véhicules étaient aussi plus rapides et permettaient le transport de fourrage, d'eau ou de chevaux, mais aussi, en sus de plus de matériel, éventuellement de cavaliers, si nécessaire, et toujours de nos fidèles chiens de randonnée. Lorsqu'on s'entendait demander : "La Camionnette a bien marché ?", c'était avec plaisir et taquinerie que l'on répondait, au grand dam de l'interlocuteur : "Parfaitement bien, même si sur la route, à 140, elle flote un peu !". Ou transportant des cavaliers d'un point à un autre, de

dire aussi : "On a été contrôlé par les gendarmes qui les ont pris pour des clandestins. La facture va être salée !". Ce qui par contre s'avérait bien réel, c'était que nous en ressortions parfois à "demi asphyxiés", mais toujours prêts à y remonter, à assurer chargements comme déchargements et à continuer à avancer hors des sentiers battus, sur nos chemins de partage en prenant le plus grand soin possible de notre vaillante Camionnette.

Je terminerai cette courte évocation

par un grand Merci et un bonjour à tous les intendants qui ont permis aux cavaliers comme aux chevaux, d'avoir plus de confort et de sécurité et pour nous avoir permis encore et toujours, de partager ces quelques temps de bonheur et d'Aventure. Mais aussi, en adressant une pensée affectueuse à notre ami Louis Chardon, sans lequel tous ces fabuleux moments n'auraient jamais existés.

Hervé BIRON

Mai 2016

Ah merci Hervé ! Ainsi donc je n'étais pas la seule à égarer la Camionnette dans des endroits improbables ! Moi aussi je me suis embarquée avec Eric mon co-intendant, sur une piste étroite, bien "enfeuillagée", en plein bois, en pleine montée, se terminant en cul-de-sac sur un espace de la dimension de la Camionnette. Nous en étions sortis en manœuvrant au millimètre pour faire un demi-tour extrêmement hasardeux dans l'herbe, la boue et les feuilles mortes ! A l'Habitarelle l'aventure n'était pas que cavalière et piloter la "Pigeot" n'était pas sans risques ni frayeurs rétrospectives !

Et même au camp... ! Margeride, août 1983 avec Robert B. aux commandes. Dernier matin. Deux chevaux ont le cul posé sur la Camionnette, attendant nonchalamment les musettes dans un timide rayon de soleil. Vite une photo ! Sauf que ... Il y avait bien pire ! Pendant la nuit, ils l'avaient prise pour une pierre à sel et en avaient brouté la peinture, laissant des traces de dents sur tout le capot. Damned ! ! ! La 504 était restée dans le parc des chevaux... Erreur de débutant ! Mais comment restituer à LC sa précieuse Camionnette dans un tel état ? Arrivée discrète à l'Habitarelle, déchargement rapide et direction le garage de Pierrot Nègre, à Chateaufort. Pierrot, notre providence lors des pannes en pleine nature, qui se chargea de nous la repeindre pendant la nuit. LC allait pouvoir partir en randonnée avec une Pigeot dans l'état où il nous l'avait confiée et je crois bien qu'il n'y vit que du feu ! Qui avait réglé la note ? Aucun souvenir...



Photo Mouly

Mouly Novembre 2017

INFO

LE GRAND DEMENAGEMENT

L'Esclop et ses occupants de tous poils ont migré jusqu'en Haute-Ardèche, à deux enjambées de la Haute-Loire et un petit galop de la Lozère. Nouvel ancrage dans une fermette restaurée, autour d'un poêle à bois... Passage du calcaire devenu un brin trop civilisé au granit encore un peu brut et vrai. Un pas, non pas en arrière, mais de côté, pour laisser dans le creux du chemin, partie de cette hyper-consommation que nous ne tolérons plus.

Lysiane PRADINES, Eliane sa maman ... et LC

Octobre 2017

Un petit pas de côté pour s'éloigner du système et nous rapprocher de la simplicité de vie, plus conforme à nos engagements.

Louis CHARDON

Octobre 2017

Nouvelle adresse :

**Le Montadou
Mezeyrac
07660 ISSANLAS**



L'ANNIVERSAIRE DE "PETIT REMI"

Pendant de nombreuses années, LC organisa des randonnées en Haute Provence pour occuper un peu les chevaux hivernant dans le Lubéron. Ces randonnées tombaient généralement en avril, pendant les vacances scolaires de Pâques.

Fut un printemps où un certain "B" dont je tairai le nom et le prénom (qu'importe ?), décida d'offrir à ses nombreux petits-enfants, une randonnée *"rien que pour eux"* ! "B" était un grand monsieur, au propre et au figuré, avec un génie certain qui l'avait hissé au plus haut d'une carrière spectaculaire. Ses moyens étaient à l'aune de son génie. Mais il était aussi, comme c'est souvent le cas chez ces surdoués, parfois totalement en dehors des clous dans des situations simplissimes, ou animé d'idées plus farfelues que celles de tous ses petits-enfants réunis.

LC m'avait un peu planté le décor, mais vraiment *"juste un peu"* ! J'étais à cheval avec le groupe, car nous n'étions pas trop de deux pour encadrer cette troupe très particulière... Et Hervé faisait l'intendance.

Chaque jour apportait au moins un événement extraordinaire, du jamais vu jusque là. Des années et des années après cette randonnée, et encore aujourd'hui, quand j'ai l'occasion d'évoquer cette semaine-là avec Hervé, il se souvient de tous ces moments parfaitement inscrits dans notre mémoire commune !

Un matin, "B" se mit à sauter, oui oui, sauter à pieds joints sur les cantines sur lesquelles, rappelons-le, il était INTERDIT de s'asseoir ! Et

bien, tout en expliquant à LC qu'il fallait amortir le matériel, "B" fit rebondir ses quatre-vingts kilos d'une cantine à l'autre jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle tournée de café. LC s'estima heureux qu'il ait renoncé à danser sur le capot de sa chère Camionnette !

Le lendemain midi, nous nous arrêtrâmes pour "boire un coup" dans une auberge. Quand Hervé, avec qui j'avais gardé les chevaux à l'attache durant ce rafraîchissement sans fin, revint de l'auberge où il était allé régler l'addition, il n'y avait plus un sou dans la bourse d'intendance. Hervé était déconfit, ahuri, stupéfait, et il me montra un immense ruban de papier qu'il traînait, comme on promène un caniche en laisse ! C'était la note des consommations imprimée par la calculatrice de l'auberge ! Les chères têtes blondes et leur grand-père avaient bu, bu, bu... Il y avait quatre-vingts centimètres de papier multipliant sans fin ce qui avait séché la caisse ! *"Pas grave !"* nous dit "B" qui s'empressa de sortir une pleine poche de gros billets pour refaire une santé à l'intendance ! Et nous voilà repartis.

Mais le quatrième soir, LC m'annonça ce qu'il n'avait pas osé m'annoncer avant : *"Demain, je vous quitte pour quarante huit heures. J'ai promis à mon petit Rémi d'être présent pour son anniversaire"*. Badaboum ! Que faire ? Que dire surtout ? Tout le monde sait l'importance qu'un petit garçon de 10/11 ans peut attacher à la présence de son papa pour son avancée dans le temps ! J'étais juste navrée que Rémi soit né en avril... 20 ans et un jour après moi ! Mais oui, ne riez pas !

LC s'éclipsa donc (je ne sais plus par quel moyen car nous avions

toujours la Camionnette) et après mille recommandations à "B" pour sa sagesse, et dix mille à moi-même pour ma patience, il partit souffler les bougies.

Ah ! Cher "B" ! Je ne sais toujours pas, vingt cinq ans au moins après cette randonnée, si je dois rire ou pleurer. LC n'avait pas tourné le dos que vous aviez eu l'idée subite de prendre le crâne d'un de vos petits-fils pour cible d'essai, utilisant pour fronde votre gros appareil photo Canon (qui devait coûter le prix de trois randonnées...): et Paf ! Bien visé ! Petit-fils au tapis, tête en sang, Camionnette, hôpital, points de suture... Juste pour jouer !

Le lendemain midi, tandis que les chevaux pâturaient calmement dans le secteur du plateau d'Albion (et de ses missiles, à l'époque), un hélicoptère de patrouille arriva, volant très bas. "B" ne trouva rien de mieux que d'agiter les bras comme un pantin fou pour le faire descendre encore plus bas, presque à se poser à côté de la clôture, minable ruban blanc, que les chevaux, pris de panique, faillirent enfoncer, tandis que les pales de l'hélico fouettaient leurs crinières dans un grand souffle bruyant. "B", ravi, en redemandait, tandis qu'Hervé et moi tentions de ne pas laisser toute la cavalerie s'égayer en zone militaire très surveillée !

Un soir, un des petits-fils qui ne mangeait que du pain depuis le départ car il n'aimait rien, bouda devant sa soupe, une fois encore. Et je vis Hervé, d'habitude si placide et tolérant, faire un truc extraordinaire. Nous étions tous autour du feu, en face de la montagne de Lure, chez Emile et son chien Milou (aussi voleur que gentil). Milou était tout noir. On ne le voyait pas dans la nuit, juste calé



derrière l'épaule de son maître. Hervé avait acheté des steaks, je les avais cuits et nous étions en pleine distribution. D'un coup, lorsqu'arriva le tour du mangeur de pain, Hervé devança le gamin qui allait tendre son assiette, pour une fois intéressé par le menu. Il piqua le steak énergiquement en l'embranchant de part en part et tout en tendant sa pique chargée de viande vers un invité invisible dans la nuit, il déclara: *"Et toi, comme d'habitude, tu n'aimes pas ça. Tiens Milou, attrape!"* Et Gloup ! Milou tordit le cou au steak avec un petit air surpris. Jamais de sa vie, plat aussi alléchant et inespéré ne lui avait été proposé avec autant de sincérité et de plaisir ! Et tandis que le chien finissait sa mastication, le même pleurnichait après son steak définitivement accordé au chien !

Ceci fit tourner la roue. Hervé avait raison : à nous de rigoler ! Fatiguée de surveiller "B" de plus près que ses dix gamins réunis, à l'étape comme en route, je m'efforçais de

me lever très tôt pour être toujours là et veiller au grain. C'est ainsi que, le lendemain du steak, "B" arriva au petit-déjeuner et s'informa du menu à sa disposition. Tout était pourtant sur la nappe : le beurre, les confitures, thé, café, chocolat, tartines, quarts propres... Mais "B" planait. Tout comme Hervé la veille, j'eus une subite et irrésistible inspiration. Avisant le paquet de croquettes de Mako, la chienne d'Hervé, je précisais à "B" qu'il y avait aussi des céréales en lui montrant la boîte en carton. Les petits-enfants présents eurent la joyeuse élégance de ne pas démentir et nous nous délectâmes à regarder "B" manger un plein quart de croquettes pour chien, arrosées de lait froid, en trouvant ça *"Pas mauvais du tout"*. Je l'ai toujours soupçonné d'avoir fort bien su ce qu'il faisait à cet instant précis mais "B" était sans limite pour époustoufler sa descendance !

Lorsque LC réapparut, Hervé et moi l'attendions comme deux gamins qui n'en peuvent plus d'attendre



Photo Mouly

Emile et Milou

pour raconter toutes les aventures qui leur sont arrivées. Et combien de fois, lors de veillées sur Lure, avons-nous reparlé avec Emile du cavalier farfelu, de ses petits-enfants et du steak de Milou !

Chaque mois d'avril, j'ai une pensée pour Rémi devenu *"Compagnon Charpentier"*. Loin le temps où il voulait que son papa le voit souffler ses bougies, mais si proche est dans mes souvenirs cette randonnée de printemps *"Rien que pour eux"* !

Lysiane PRADINES

27 octobre 2017

ANECDOTE

COUP DE TAMPON

Il arrivait que, lors d'un galop impétueux dont les Randonnées Sauvages de l'Habitarelle avaient le secret, nous soyons obli- gés, en tête, de piler sur les antérieurs. C'était toujours à la sortie d'un virage, souvent en chemin creux ne laissant aucune échappatoire ; un arbre couché en travers, la 4L du forestier de Valvignères, le char à bœuf du père Jouve de Clamouse, ou mieux encore deux amoureux couchés sur l'herbe douce d'un chemin forestier, dans les bois de

la veuve Gaillard... Tout du vécu, et plus encore.

Une certaine fois, après un sérieux coup de tampon, une cavalière, madame Lucienne M., remonta la colonne pour arriver à ma hauteur, le visage blême et la main où vous pensez !

- *Monsieur Chardon, il est inadmissible que vous fassiez de tels arrêts sauvages. Je viens de m'escagasser l'enfourchure de belle manière. Demain, il se pourrait que M. (elle appelait toujours son mari par son nom de famille)... que M., le pauvre,*

peuchère, vous en touche deux mots.

M. plus réservé que madame, ne me fit aucun état des lieux. J'ose croire que tous les organes du groupe sortirent indemne du choc et purent reprendre sans problème leur fonction.

En tout état de cause nous chan- tâmes TOUS et fort bien, le soir même autour du feu, preuve irréfu- table que tout allait pour le mieux. J'allais me coucher l'âme en paix !

Louis CHARDON

Août 2014



C'ETAIT TOUT JUSTE HIER . . .

Encore qu'il faille remonter bien des années en arrière pour compter les levers et couchers de soleil qui auréolent ces quelques chapitres d'une vie bien remplie, pour le trio que nous formions alors, Gharbie (1), Mako(2) et moi.

En octobre 1977, Monsieur Chardon acceptait de me céder Gharbie qui était alors dans sa quatrième année. Elle n'était pas issue de l'élevage de l'Habitarelle, mais était parfaitement intégrée dans le troupeau. Sa vie de jeune jument d'extérieur la faisait transhumer de la Lozère à l'Ardèche et vice versa selon la saison. Elle était d'une bonne taille et c'est pour cette raison que j'avais jeté sur elle mon dévolu, pour savoir qu'elle allait passer une partie de l'année dans un club hippique de bonne renommée et qu'en deçà des extérieurs, elle allait devoir s'appliquer à d'autres disciplines. Notre rencontre avait été assez tumultueuse. Sellée et bridée sur l'aire herbeuse qui jouxtait la maison de Monsieur Chardon à L'Habitarelle, elle n'avait rien trouvé de mieux que de m'envoyer d'emblée valser dans le plus majestueux des vols planés. L'affaire commençait bien, mais je n'étais pas enclin à me décourager pour si peu. Les envolées du genre se multiplièrent dès son arrivée au club. Elle était sur l'œil et un rien engendrait de violentes réactions qui me transformèrent plus d'une fois en volatile.

Cela se passait principalement dans les allures vives. Par exemple, elle pilait net en plein galop, une bonne et rapide ruade succédait, suivie par un grand écart (quitte à se retrouver de l'autre côté d'un fossé ou d'un ruisseau) pour finir sur un bon coup de raquette en tournant comme une toupie, le tout en quelques secondes. A la longue, elle m'aurait presque

appris à voler... si ce n'était qu'à plus ou moins brève échéance, mon organisme allait m'adresser la facture de toutes ces mises sur orbites. Avec douceur et persévérance, avec le temps, nous avons appris à nous connaître et je le présume à nous aimer.

Lorsqu'au départ de chez Monsieur Lux (3), nous arrivions sur Châteauneuf avec ses congénères de L'Habitarelle, elle semblait revivre et me souffler à l'oreille : *"Enfin, voici la maison"*. Une terre qui finalement était aussi la sienne et où elle allait séjourner un bon tiers de l'année. Sans cette option de retour, je n'aurais jamais envisagé qu'elle puisse demeurer continuellement dans un box, si confortable soit-il. Lorsque nous quittions l'Ardèche pour la Lozère, Dominique me disait parfois : *"Nous allons faire un petit galop, peux-tu passer en tête pour réguler celui-ci ?"* Gharbie sortant de son manège, partait sur le bon pied dans un petit galop bien rassemblé et canalisait ainsi les ardeurs de ses camarades qui ne demandaient qu'à se courser les uns les autres, en début de saison. En Provence, je ne pouvais, par manque de temps, la monter journallement, mais elle était prise très souvent en main par



Gharbie



Mako

"Maître La Vaissière", un ancien du Cadre Noir et à son époque, une des meilleures mains en matière de dressage – Une éducation dont nous profitons tous les deux. Une fois dans son contexte naturel, Gharbie se démettait naturellement plus ou moins, mais ne me transformait plus en "homme obus" et son comportement était tout à fait normal. Je me suis alors dit, que c'est ici qu'elle était vraiment heureuse et qu'il allait me falloir prendre les dispositions nécessaires pour qu'elle puisse y demeurer à plein temps. Ce qui fut dit fut fait et elle put ainsi continuer son existence grâce aux bons soins de la famille Chardon, parmi les siens, et sur une parcelle de terre qui faisait partie de nos vies. L'obstacle avait entraîné une faiblesse au niveau de l'épaule droite de Gharbie et de ce fait elle devait mesurer ses efforts et n'était plus vraiment la même. Mais c'était ma Gharbie à moi, nous avions des tas de souvenirs en commun, de nuits passées ensemble côte à côte, et elle était pour moi, comme un rayon de soleil durant bien des périodes de vie pas toujours très faciles. Certes, je connaissais d'autres envols, avec par exemple Quatre-Saisons, mais notre relation s'était construite avec le temps, sur une fidélité réciproque qui allait durer jusqu'au bout et que le temps n'a pas altéré au semblant d'une vieille Amitié. Une pré-retraite à L'Habitarelle, puis une retraite tout court, avec mon



départ en 1995 pour l'Asie et en avril 1996, une bien triste nouvelle. Dominique m'apprenait par un courrier, que Gharbie s'était endormie à jamais sous le ciel étoilé de sa Lozère, dans le courant de cette nuit de Noël et que sachant combien elle avait compté pour moi, elle n'avait su jusqu'à ce jour, trouver les mots pour me le dire. Durant cette période j'étais, disons, assez isolé dans cette Asie centrale où je tentais de me faire une petite place. La nouvelle était rude malgré les mots bienveillants de Dominique. Gharbie était partie rejoindre les étoiles auprès de notre compagne de route, l'éternelle Mako. Je me sentais

alors bien seul, un peu comme un orphelin qui viendrait de perdre en quelque sorte d'ultimes racines avec la France.

Mais finalement, ne meurt que ce que l'on veut bien laisser mourir, ce qui n'est point le cas de nos compagnons d'existence. J'ai voulu écrire pour elle ces quelques lignes dans l'Echo, car elle faisait aussi partie de cette grande famille, comme tout ce que nous avions engrangé ensemble sur les sentiers et les drailles de notre bon vieux Gévaudan.

Hervé BIRON

Mai 2016

(1) **Gharbie** : En arabe signifie : "vent du sud".

(2) **Mako** : Nom d'origine japonaise et qui en malgache signifierait : "coureuse des bois".

(3) **Monsieur Lux** : Un vieil ami de Monsieur Chardon, éleveur d'arabes reconnus en endurance et chez qui hivernait alors notre cheptel. Remarquable homme de cheval au sens le plus vrai du terme, il vivait sur ses terres de Lichères qui étaient jadis le point de départ comme d'arrivée de nos transhumances Ardèche / Lozère. Des terres qu'il parcourait en selle, à longueur d'année, pour le tri et le rassemblement de ses troupeaux, tout comme pour la préparation de ses chevaux et la surveillance des nôtres.

ILS SONT PARTIS

ARIANE LECOULTRE

Les jolies cartes postales qui chaque printemps accompagnaient sa cotisation vont nous manquer. Ariane a quitté ce monde le 17 mai dernier. Elle est partie paisiblement, entourée des siens. Elle avait 77 ans. Elle avait fait de nombreux

voyages ou randonnées avec l'Habitarelle et si cette période avait beaucoup compté pour elle, son souvenir est encore bien présent parmi nous.

Mouly

C'était toujours un grand bonheur, presque un privilège de partager une randonnée avec Ariane. Par sa seule présence douce, souriante et pleine d'humour, elle diffusait autour d'elle une empathie naturelle et communicative. Toujours active elle semblait se jouer des mille et une tâches qui peuvent s'inviter au bivouac. Ariane était curieuse des autres. Dans nos voyages à l'étranger, sans parler leur langue, elle communiquait cœur à cœur, allait toujours au-devant des populations

locales et s'attardait avec eux. Je la vois encore échanger longuement avec une jeune maman Maasai dans une manyatta des Loita Hills au Kenya.

Et qui ne connaît cet épisode d'une étape de midi au carrefour des drailles dans la forêt du Bougès en Lozère ! Une randonnée dans le désert avait fait découvrir à Ariane la pratique de brûler son papier de toilette après usage pour ne pas laisser de trace indésirable. Briquet en poche, elle adopte la pratique dans un sous-bois du Bougès déclenchant rapidement un inquiétant feu de broussaille, heureusement maîtrisé par des cavaliers accourus en renfort.

Anne MARIAGE

Ariane était avec nous (LC et Lysiane) en mars 1986, dans le Grand Nord Canadien. Je ne la connaissais pas avant et n'ai pas eu l'occasion de la revoir, mais je me souviens fort bien de sa générosité dans les moments très "physiques" et difficiles, et de sa perpétuelle bonne humeur. Visage

souriant et délicat. Elle fut de notre groupe de quatre ou cinq filles (dont Colette Noel) qui regardaient le guide coudre une poche-poitrine sur son pull-over, sans réaliser qu'il l'avait placée dans le dos et non "contre son cœur". Notre fou rire retentit peut-être encore dans le nouveau monde d'Ariane... Qui sait ?

Lysiane PRADINES



Photo Anne Mariage



PAS DE PIED, PAS DE CHEVAL !

Eh oui ! C'est un célèbre dicton qui le dit ! On a tous déjà vu un chat ou un chien blessé se déplacer sans problème sur trois pattes.

Certains même, peuvent être amputés sans pour autant changer leur mode de vie. Ils peuvent courir, sauter, et en ultime recours il leur reste d'autres modes de défense (crocs, griffes). Un cheval sur trois jambes peut difficilement se déplacer au pas. Trotter ou galoper relève presque de l'exception et il ne possède pas d'autres moyens de défense que la fuite.

Le cheval est un animal fait pour se déplacer en permanence et rapidement. Dans l'histoire de l'Homme, il est devenu un compagnon de travail, de mobilité, et de sport. Les contraintes locomotrices sont différentes en fonction des orientations, mais dans tous les cas, un problème au pied reste un handicap incontestable.

Le pied représente l'extrémité du membre du cheval. Il est constitué des deux dernières phalanges de son unique doigt. Il comprend aussi des structures tendineuses comme le tendon du muscle fléchisseur profond, l'os naviculaire, des cartilages unguulaires, et un coussinet plantaire. Tous ces constituants se trouvent enfermés dans une boîte cornée, formée de kératine et solidement attachée par des lames et lamelles de tissus sous-jacents, richement vascularisés. La production de la kératine se fait au niveau du bourrelet périoplique à la couronne. Le rôle principal du pied est l'amortissement et la propulsion. En effet, le rapport poids /surface de contact du cheval est énorme et explique les nombreuses contraintes biomécaniques de cette région. La boîte cornée (le sabot) a, quant à elle, un rôle de protection vis-à-vis du sol. Lors du poser et de l'appui, les struc-

tures souples du pied permettent un amortissement (associé à un amortissement par le système tendineux). Ainsi, la boîte cornée s'écarte au niveau des structures les plus souples c'est-à-dire la fourchette, les glaumes et la couronne. Le coussinet plantaire est comprimé, absorbant l'énergie reçue et la restituant comme le ferait un ressort au moment du lever du pied, aidant ainsi au premier stade de la propulsion.

De nombreuses différences de conformation du pied existent. Certaines sont adaptées à un travail particulier ou à un milieu environnemental précis. D'autres sont le résultat de tares. Un petit pied avec une corne plutôt sèche, comme on en rencontre chez les chevaux arabes par exemple, est adapté à un travail d'extérieur, en terrain varié. Sa taille le rend adaptable aux variations du sol et sa corne, résistante aux aspérités. En revanche, sur des chevaux de sport, plus lourds et avec des contraintes telles que les réceptions d'obstacle, où la charge sur les antérieurs peut atteindre plus d'une tonne (!), un pied plus large assure une meilleure répartition des charges sur le sol. De plus, une corne plus souple permet un meilleur amortissement au niveau du pied et diminue la part d'amortissement des tendons, les rendant moins sujets à des pathologies (tendinites). L'observation d'un pied de cheval peut déjà en dire long sur ses aptitudes.

A ces variations, s'ajoutent les tares d'aplomb que vous connaissez tous (ou dont vous avez tous entendu parler) : ouvert ou serré du devant, panard, cagneux, les genoux de bœuf, varus et valgus, pied bot, pied plat... Et j'en passe ! Il y a des degrés différents de tares, et rares sont les chevaux qui n'en ont aucune. Chacune de ces tares va avoir un effet sur la



Photo Nany Le Mut

répartition des charges au niveau du pied, mais également sur la trajectoire des membres et la façon de poser le pied au sol. La principale conséquence au niveau du pied sera une usure plus importante du côté où les charges seront plus fortes et donc un pied plus "long" là où elles le seront moins. On ne parle ici que des conséquences au niveau du pied, mais il en est de même au niveau des systèmes ostéo-articulaires et tendineux. Certaines tares d'aplomb seront plus ou moins favorables à certains types de pathologies. Il ne faut pas non plus oublier que cela dépend aussi du degré de la tare et des contraintes imposées par le travail.

Les pathologies du pied sont nombreuses, de la plus banale à la plus contraignante. Mais quelle qu'elle soit, elle est vite un obstacle au bon fonctionnement de la locomotion du cheval et donc de son bien-être. Des soins réguliers, parage et /ou ferrure sont nécessaires au bon entretien de ceux-ci et limitent déjà une bonne partie des ennuis. N'oublions pas que les problèmes de pied peuvent se répercuter par des atteintes pathologiques plus hautes sur le membre du cheval. Nous aborderons plus tard la mécanique du membre afin d'en comprendre davantage les implications. Le sujet est vaste, très complexe mais aussi très intéressant et mérite que l'on y accorde un peu de temps. Je vous retrouverai donc dans un prochain numéro pour approfondir le sujet !

Manon PRADINES
Vétérinaire - Octobre 2017



L'écho des pâturages : Directeur général : Bruno COURQUIN - Caution littéraire : Nany LE MUT - Rédactrice en chef : Mouly - Maquettiste : Véronique USDIN - Editeur : Cardabelle - Publication : Mouly et Josette JOUSSET - Ont collaboré à ce numéro : Hervé BIRON, Dominique CHARDON, Louis CHARDON, Bruno COURQUIN, Mouly, Jacques LAURENT, Nany LE MUT, Anne MARIAGE, Lysiane PRADINES, Manon PRADINES, Yves TICHIT - Tirage : 120 exemplaires

